

et en même temps l'acheteur d'une autre marchandise. Mais, fondamentalement, le mobile subsistait : échange d'une marchandise pour acquérir une autre marchandise devenant une valeur d'usage.

Le mouvement des marchandises s'il débutait nécessairement par la vente d'une non-valeur d'usage se terminait généralement par l'achat d'une valeur d'usage qui, par la consommation, sortait de la circulation. Bien que le circuit pût être interrompu, bien que le renouvellement du mouvement pût ne pas s'effectuer immédiatement la position d'attente que prenait l'or sous sa forme de monnaie, l'interruption de sa fonction de moyen de circulation n'étaient qu'accidentelles. Le conflit entre le possesseur de marchandises et le possesseur d'argent restait donc contenu dans des limites étroites qui l'empêchaient de prendre les formes violentes surgissant dans les crises économiques qui ébranlèrent la société capitaliste.

Il en était ainsi parce que l'or, qui fonctionnait déjà comme mesure de valeur, étalon des prix, moyen de circulation, ne fonctionnait pas encore comme Capital.

**

Le Capital naquit de l'argent lorsque les échanges eurent acquis un degré de développement créant des possibilités d'enrichissement sous forme d'accumulation d'argent.

La tentation s'accrut de plus en plus de se borner à effectuer la première opération de la circulation : la vente, et de retenir le produit : l'argent. Avec l'extension des échanges, augmenta donc aussi la puissance de la monnaie qui apparut de plus en plus comme le représentant tangible de la richesse matérielle : « L'instinct de la thésaurisation est de sa nature, sans mesure. Au point de vue de la qualité ou de la forme, la monnaie n'a point de limites et reste le représentant général de la richesse matérielle, parce qu'elle peut directement se transformer en n'importe quelle marchandise ».

Cependant la thésaurisation ne reçut une signification concrète que lorsque l'argent se fût converti en capital par un changement de forme de la circulation des marchandises.

Le mouvement ne consista plus à transformer de la marchandise en argent, puis l'argent en marchandises, mais au contraire

à convertir l'argent en marchandise et celle-ci à nouveau en argent.

Le cycle débutait donc par l'achat pour se terminer par la vente. Et c'était au cours même de ce cycle que l'argent devenait du capital en s'accroissant, dans le résultat final, d'un excédent, d'une plus-value qui cependant ne pouvait nullement provenir de la circulation elle-même.

Nous savons qu'il fallut que certaines conditions fussent réunies pour que l'argent pût devenir du Capital; qu'il fallut que naisse une marchandise à nature particulière : la Force de Travail dont l'usage fut créateur de valeur.

Dès l'apparition du Capital, l'argent devint non seulement un objet de l'enrichissement, mais l'objet par excellence; l'accroissement de la valeur d'échange, la mise en valeur de la valeur devint un but en soi tandis que la valeur d'usage et, avec elle, les besoins, perdirent toute apparence d'existence : « la valeur sort de la circulation, y rentre, s'y maintient et s'y multiplie; en ressort augmentée et recommence sans cesse le même cycle « Argent-Argent », l'argent couvant de l'argent ».

Le capitaliste ne peut « créer » de la valeur qu'en rejetant sans cesse l'argent dans la circulation, en le faisant fonctionner comme capital.

D'une confrontation entre les deux formes de circulation des marchandises, la forme simple et la forme capitaliste, il ressort que dans la dernière, l'argent-monnaie en tant que moyen de circulation s'efface de plus en plus devant l'argent-capital. Dans un cycle de la première forme, l'argent-monnaie ne faisait que circuler de main en main, quittait définitivement celle de l'acheteur pour entrer dans celle du vendeur et ainsi de suite.

Au contraire, dans la circulation capitaliste, l'argent est le point de départ du cycle et est du capital « en devenir » par le fait qu'il achète des marchandises (machines, matières premières, force de travail) qui, transformées et revendues reviennent sous forme d'argent et en valeur accrue au point de départ de l'argent, dans la poche du capitaliste qui en avait fait l'avance. Dans la forme simple de la circulation, l'achat complétait la vente, dans la forme capitaliste, la vente termine l'achat. De là : « une différence palpable et sensible entre la circulation de l'argent comme capital et sa circulation comme sim-

ple monnaie » qui n'était qu'une conséquence de la différence entre une production où le producteur vendait ses marchandises pour les transformer en moyens de subsistance et la production capitaliste où la consommation disparaissait derrière l'objectif de la production de plus value. Ici il y a un producteur « unique » : le capitalisme (1) et le rapport entre producteurs individuels au travers du marché a disparu et a fait place à un rapport antagonique entre le prolétariat, détenteur d'une marchandise à nature particulière : la Force de Travail, créatrice de valeur et le Capitalisme, propriétaire de la totalité des autres marchandises (moyens de production, matières industrielles et alimentaires) y compris l'or, sous son double aspect de marchandise et de monnaie.

Et il n'en résulte pas moins que tout comme dans une économie marchande pré-capitaliste, la répartition du pouvoir d'achat et de la monnaie en régime capitaliste n'est que le reflet de la répartition des produits marchandises celle-ci découlant elle-même du caractère privé de la propriété. Une différence fondamentale cependant : le Capitalisme est seul acheteur de la Force de Travail. Le prolétariat ne pourra donc détenir de la monnaie que dans la mesure où il aura réussi à vendre sa Force de Travail, marchandise qui pour lui ne représente aucune valeur d'usage, puisqu'il ne possède pas les moyens de la mettre en action. C'est le capitalisme qui, en consommant cette force de travail en retire une valeur supérieure à celle qu'il a donnée sous forme de salaire et bien que celui-ci soit l'équivalent de la valeur de la force de travail. L'existence du pouvoir d'achat de l'ouvrier c'est le capitalisme qui en détient la clef; ce sont la nature et les exigences de la production capitaliste qui déterminent l'étendue de ce pouvoir d'achat.

Quant au prix de la Force de Travail, comme pour toute autre marchandise, il n'est que l'expression monétaire de sa va-

(1) Nous faisons évidemment abstraction de la masse des producteurs indépendants (paysans, artisans) qui subsistent encore dans la société bourgeoise, mais qui sont inévitablement et progressivement absorbés par l'une ou l'autre des classes fondamentales.

leur d'échange, c'est-à-dire de la valeur des produits nécessaires à sa reproduction. Cette valeur reste le pivot autour duquel fluctue le salaire sous la pression, d'une part, de l'offre et de la demande sur le marché du travail et, d'autre part, du rapport des forces entre la Bourgeoisie et le Prolétariat.

Il va donc de soi que, abstraction faite de l'influence de ces deux facteurs « théoriquement » le prix de la Force de Travail subit aussi les variations de la valeur de l'or, le salaire baissant lorsque la valeur de l'or monte ou, inversement, haussant avec la baisse de cette valeur. Mais l'histoire du passé nous enseigne qu'une dépréciation monétaire a toujours incité la bourgeoisie à tenter de voler l'ouvrier en ramenant le prix de sa Force de Travail, au dessous de sa valeur.

Lorsque, en période de crise, l'ouvrier est rejeté de la sphère productive, il se trouve de ce fait privé du pouvoir d'achat correspondant à son salaire et tombe sous la dépendance absolue de la Bourgeoisie, qui n'interviendra dans le coût de son entretien (sous forme d'allocations de chômage ou de secours privés) que dans les limites requises par le strict minimum physiologique.

L'étendue du pouvoir d'achat de la classe ouvrière reste donc étroitement conditionnée par la nécessité de la mise en valeur du Capital; toute extension de ce pouvoir d'achat ne pourrait que se traduire automatiquement, non par une hausse des prix des marchandises (comme souvent on se l'imagine) mais par une diminution du profit capitaliste. Ceux qui, se réclamant du Prolétariat, préconisent aujourd'hui des moyens qui puissent ne pas aboutir à cette conséquence tout en permettant d'augmenter la consommation ouvrière, se rangent par ignorance ou par intérêt aux côtés de la Bourgeoisie. Comme nous le verrons, les « politiques » monétaires n'ont d'autre objectif que d'opérer un déplacement de revenu au profit exclusif de la classe dominante et seulement en faveur de sa fraction la plus avancée : le Capital Financier.

**

S'il est bien vrai que la monnaie a existé et a joué historiquement un rôle plus ou moins important avant qu'existassent le Capital, le Travail salarié, les Banques, elle n'a pu revêtir les formes apparemment